

Joseph Choï,

Joseph Choï n'accepte aucun compromis dans sa peinture. Il dit « Je ne tourne pas les pages, je les déchire. »

Au fil des années, Joseph Choï nous emporte dans un tourbillon incessant, explorant et creusant les émotions. Chaque exposition est une remise en question, le rapport au temps, à la distance, l'importance donnée à la matière étant sans doute, les fils conducteurs

En 2008, pour sa première exposition à la galerie Univer, « L'étranger sans visage », Joseph Choï se nourrissait de photos abandonnées, d'images d'inconnus, reconstituant ainsi un album de famille nostalgique, aux visages troubles, effacés, peinture presque transparente, aux teintes jaunies par le temps.

Le sujet se précise. La famille Kennedy est omniprésente dans cette peinture de Joseph Choï. Au travers des yeux de sa mère, collectionneuse d'images du monde occidental, il interprète brillamment les coupures de presse des années 60 et 70. Sous les dentelles, la résine, il engloutit ses sujets leur jette des bouts de charbon. Glacis verts translucides, dentelles blanches contrastent avec la violence inscrite dans l'œuvre.

Un an plus tard, « What happen's ? Le monde tourne-t'il rond ? » est un coup de poing. Terroristes, armées, soldats, issus cette fois d'images de magazines. Joseph ne prend plus de précautions. La dentelle est maintenant noyée dans la résine épaisse et mate, les figures sont inquiétantes, comme pixellisées en noir et blanc. Les couleurs sont réduites à quelques taches, rouge sang ou bleu livide. Les peintures de Choï n'ont plus rien à voir avec tendresse ou nostalgie. Il en arrive à supprimer l'identité des personnages « les soldats n'ont pas besoin d'identité » dit il. De près, la matière est brouillée et la peinture presque abstraite n'apparaît qu'avec du recul, avec une force décuplée, créant ainsi une distance entre l'événement passé et son public d'aujourd'hui.

La matière devenue omniprésente, est comme un piège tendu et Choï fatigué, a besoin de s'en échapper. En retrouvant une peinture plus souple, plus légère, en reprenant le dessin, la force de ses émotions rejaillit dans ses dernières œuvres de 2009, après cette deuxième exposition. Des femmes, des enfants, des hommes, avec une peinture murie et forte, où les émotions ne sont plus celles de cette recherche d'une identité et de l'enfance, mais celles qu'il ressent aujourd'hui. Si l'on pouvait éprouver une certaine compassion dans ses premières œuvres, celles de 2010 nous renvoient à nos propres ressentis. D'une certaine façon, il nous fait vivre son œuvre.

Dans « Face à Face », le sujet n'est plus le personnage, mais la « chose » qui l'occupe, ce qu'il y a derrière la porte, ce qu'il regarde par la fenêtre, l'ailleurs inatteignable, avec un point d'interrogation sur la vie. Choï pose les questions, sans aucune certitude.

Joseph Choï, une fois de plus fait table rase. La figure a complètement disparue, pour laisser place à la trace d'un passage... ou bien peut-être d'une vie à venir. Appartements vides, fauteuils délaissés, une chemise sur le barreau d'une chaise, trace d'une présence. Tout laisse à croire qu'il n'y a pas d'état d'âme, et que le temps s'est arrêté. Le sujet, ou plutôt l'objet, parfois même le détail, emplit tout l'espace, et déborde même de la surface de la toile. La peinture est là, couche épaisse recouvrant le châssis, et pourtant, l'apparence est transparente et fluide. Cependant, dans ces lieux désertés, résonne une présence, qui ne nous est pas inconnu, que nous pourrions identifier, mais qui laisse le sentiment étrange d'un visiteur invisible.